

ARGENTINE INSOLITE

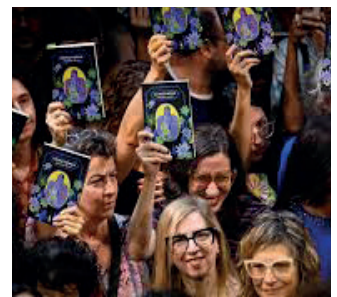
Histoires d'une société résiliente et ses réflexes démocratiques

par Diana Quattrocchi-Woisson

Nous présentons ici des faits et des histoires de vie qui se déroulent dans la société argentine d'aujourd'hui et qui, par leur nature et leur ampleur, continuent d'étonner les observateurs. Des faits, des idées et des personnes qui retiennent toute notre attention, car ils nous parlent d'une réactivité et d'une créativité politique, culturelle et sociale forgées tout au long de l'histoire argentine et, tout particulièrement, au cours des 40 dernières années de continuité institutionnelle démocratique. Dans le contexte actuel, cette « Argentine insolite » contredit l'idéologie et le programme gouvernemental du président élu en octobre 2023

Contre l'obscurantisme et les tentatives de censure :

« Nous nous sommes mis debout et avons lu à haute voix »



FAITS ET CONTEXTE :

En novembre 2024, les autorités argentines, enthousiasmées par la victoire de Donald Trump, lancent une nouvelle croisade dans ce qu'elles appellent leur « bataille culturelle », cette fois contre « la pornographie destinée à pervertir les enfants et les adolescents ». À travers leurs comptes respectifs sur les réseaux sociaux, la vice-présidente d'abord, le président ensuite et enfin le secrétaire à la Culture de la Nation, se font l'écho d'une virulente campagne de diffamation contre un programme éducatif de la province de Buenos Aires, gouvernée par le dirigeant d'opposition Axel Kiciloff.

En fait, ce programme provincial de promotion de la lecture, appelé « **Identidades Bonaerenses** », avait été lancé un an plus tôt, en septembre 2023, pendant le premier mandat du gouverneur Axel Kiciloff (2019-

2023), pour célébrer 40 ans de continuité démocratique (fin de la dictature et triomphe de Raúl Alfonsín en octobre 1983). Il s'agit de la réédition et la distribution dans les écoles et les bibliothèques de toute la province de Buenos Aires (la plus grande et la plus peuplée de l'Argentine) de 100 livres d'auteurs argentins, nés ou ayant vécu dans cette province. Les responsables de ce programme éducatif provincial affirment que : « Ce catalogue comprend certains livres devenus de grands classiques pour aborder, réfléchir et ressentir l'importance de soutenir la vie démocratique, et d'autres qui font leur chemin et ouvrent de nouvelles portes possibles, montrant que la défense des droits de l'homme est un pilier fondamental dans la construction de l'identité de la province de Buenos Aires »¹.

« **Identidades Bonaerenses** » est donc une collection de 100 titres de livres d'auteurs argentins (fiction et

1 - Catalogue **Identidades Bonaerenses**, *Leer, sentir, pensar, vivir la provincia*, imprimé à Buenos Aires, août 2023, 236 p.



essai), publiés à différentes périodes historiques, achetés ou réédités par la province de Buenos Aires pour être distribués dans 2.350 écoles secondaires, 443 écoles techniques, 195 instituts de formation des enseignants, 600 bibliothèques municipales et populaires, 135 centres de recherche pédagogique, 517 écoles pour adultes et 99 établissements pénitentiaires. C'est donc un important investissement éducatif et culturel : près d'un demi-million de livres dont les thèmes sont liés « au territoire de la province de Buenos Aires, à ses environnements hétérogènes, à ses différents territoires physiques et symboliques, à ses pratiques culturelles et qui contribuent au renforcement d'une identité provinciale ».

Lors de la présentation du catalogue, les autorités de la province de Buenos Aires ont fait siennes les paroles de l'écrivaine féministe, institutrice, militante anarchiste et socialiste Herminia Brumana (1897-1954), née à Pigüé, faisant partie de la collection : « lire ne consiste pas à tuer le temps, mais à le fertiliser ». Et ils ajoutent : « Cette sélection intensifie l'importance de la lecture dans un monde qui, parfois, semble muré dans l'indifférence et plongé dans un tourbillon de confusion. Promouvoir la lecture est un acte politique, une forme de rébellion, un éloge de la lenteur, un pont pour nous relier aux autres qui nous complètent ».

Quand la vice-présidente, le président et le secrétaire à la Culture de la nation argentine décident de lancer leur « bataille culturelle » contre la collection *«Identidades Bonaerenses»*, ils le font donc tard et mal, car, comme cela s'est produit tant de fois dans l'histoire mondiale de la censure, les interdictions et l'obscurantisme produisent bien souvent l'effet contraire.

Comme il était difficile de s'attaquer spécifiquement à 100 livres à la fois, et comme aucun des dirigeants nationaux ne prenait au sérieux la tâche de lire un si grand nombre de pages, ils se concentrèrent sur l'attaque de deux ou trois titres de la collection et en particulier, l'un d'entre eux, le roman *Cometierra* de l'écrivaine Dolores Reyes. C'est son premier roman publié en Argentine en 2019 par la maison d'édition Sigilio et déjà traduit en 14 langues². En français, son roman est paru en 2020 aux Éditions de l'Observatoire, sous le titre *Mangeterre*, et en livre de poche, en 2022,

aux Éditions J'ai lu. Le deuxième roman de Dolores Reyes, *Miseria*, paru en 2023 aux éditions Alfaguara, vient d'être traduit en français par les Éditions de l'Observatoire (lancement commercial en France en mars 2025), sous le même titre qu'en espagnol, *Miseria*.

L'attaque obscurantiste contre le roman *Cometierra* de Dolores Reyes, à travers les soldats numériques des troupes du gouvernement argentin, s'est concentrée sur les deux paragraphes qui décrivent la première relation sexuelle de la protagoniste adolescente. Ces deux paragraphes intenses, dans un roman de plus de 200 pages, décrivant le désir féminin et le sexe partagé et souhaité par les personnages, peuvent-ils scandaliser un président qui se vante en termes vulgaires de ses aventures sexuelles ? Difficile à croire. Les raisons de l'attaque présidentielle sont liées à son idéologie néoconservatrice et à sa croisade contre les acquis du mouvement féministe argentin, particulièrement exprimé dans le mouvement « *Ni una menos* », créé en 2015.

La réponse rapide de la communauté littéraire argentine fut à la hauteur du défi : des dizaines d'écrivains se sont réunis dans un théâtre emblématique de la ville de Buenos Aires, pour lire *Cometierra* debout, sur scène, devant un public solidaire et enthousiaste. Cet acte original de réparation, avec la lecture à haute voix d'un livre mis en cause par les autorités nationales, a été ensuite reproduit dans tout le pays, notamment sur les places et dans les écoles. Ce geste de réparation symbolique a été accompagné par la publication de dizaines de photos de personnalités politiques et culturelles en train de lire *Cometierra*, comme celle du gouverneur de la province de Buenos Aires, Axel Kiciloff.

Le lieu choisi pour cette lecture réparatrice est emblématique de la mémoire antidictatoriale. Dans ce petit théâtre du centre de Buenos Aires ont eu lieu des événements fondateurs qui relèvent de l'histoire répressive de l'Argentine, de la résistance culturelle et de la grande capacité de résilience d'une société habituée à tomber et à se relever. Ouvert en pleine dictature militaire en 1980, *El Picadero* avait obtenu un grand succès avec un cycle de courtes pièces de protestation appelé *Teatro Abierto*³. Face à cet acte

2 - Français, anglais, italien, portugais, arabe, polonais, russe, turque, danois, norvégien, finlandais, suédois, hollandais et grec.

3 - Certaines de ses pièces sont devenues aujourd'hui des classiques de la dramaturgie argentine : *Gris de ausencia*, de Roberto Cossa, *Papá querido*, d'Aída Bortnik, *La cortina de los abalorios*, de Ricardo Monti, *Decir sí*, de Griselda Gambaro, *Tercero incluido*, d'Eduardo Pavlovsky, *El acompañamiento*, de Carlos Gorostiza



de résistance culturelle sans précédent, la dictature a utilisé ses armes habituelles : la destruction⁴.

Pour analyser et comprendre le dynamisme de la nouvelle littérature argentine et la réponse rapide, créative et vigoureuse de cette communauté pour faire face à l'obscurantisme et aux tentatives de censure d'un gouvernement qui ne se lasse pas d'invoquer la liberté, mais qui commet de nombreux actes liberticides, nous avons interviewé deux écrivaines argentines de générations différentes.

Deux écrivaines qui ont en commun des œuvres de fiction puissantes et engagées, capables de raconter les tragédies de l'Argentine contemporaine, la rébellion, la dictature, les disparitions, les difficultés d'être une femme dans les sociétés patriarcales, à travers le langage cru de l'urgence, de l'amour et de la douleur. Deux excellentes écrivaines qui, de plus, appartiennent au monde de ceux qui traversent la vie sur le fil du rasoir. Deux femmes nées à Buenos Aires, mais dont la vie familiale et professionnelle s'est déroulée dans différentes régions de la province du même nom.

ENTRETIEN CRISTINA FELJOO

12/08/2024 et 02/02/2025

Elle est née en 1944 à Buenos Aires, à la maison de ses grands-parents dans le quartier de La Paternal. À cette époque il n'existait pas encore de maternités publiques pour les classes moyennes et inférieures qui proliférèrent plus tard pendant la première période péroniste. Le début de son engagement politique eut lieu au lycée, à l'âge de 14 ans, lors des manifestations d'une lutte appelée « la laïque ou la libre », sous le gouvernement d'Arturo Frondizi, en 1958. Elle a vécu plusieurs années à Hurlingham, province de Buenos Aires, dans la

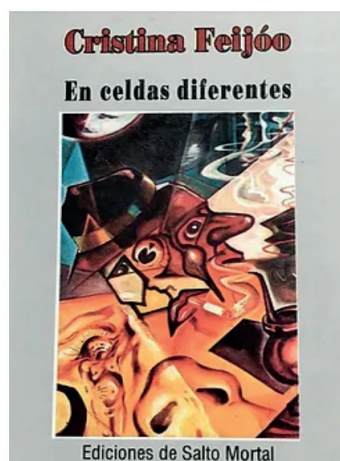
maison d'un oncle aux idées marxistes qui lui a donné à lire le *Manifeste communiste*. LECTRICE AVIDE, aux idées non-conformistes, avec des parents séparés et une maternité précoce, elle se souvient de la longue interdiction du péronisme qui a marqué sa jeunesse, et de la tentative avortée du retour au pays de l'exilé Juan Domingo Perón, en 1964, comme des événements qui ont fait pencher la balance de sa rébellion et l'ont convaincue de rejoindre le péronisme. Et pour être une militante péroniste, elle a été prisonnière politique sous deux dictatures militaires, de 1971 à 1973 et de 1976 à 1979. La première fois elle a été libérée et amnistiée, mais la seconde fois elle a dû s'exiler en Suède. Elle revient en Argentine suite à la restauration de la démocratie avec le gouvernement de Raul Alfonsín. Depuis elle vit et écrit à Buenos Aires, mais sa fille, ses deux petits-enfants et son arrière-petite-fille vivent toujours à Stockholm. Elle est l'auteure de six romans à succès et de plusieurs recueils de nouvelles.



Comment et pourquoi as-tu commencé à écrire ?

C'est en prison et en exil que j'ai commencé véritablement à écrire. Et par nécessité impérieuse, d'abord en prison, avec les lettres à ma mère et à ma fille. En exil, j'ai écrit quelques articles en suédois dans un magazine féminin social-démocrate et j'ai publié mon premier recueil de nouvelles, *En celdas diferentes*. À mon retour d'exil, parallèlement à mon travail administratif de secrétaire bilingue, j'ai commencé à participer à différents ateliers d'écriture. Ces années de rétablissement démocratique ont été très intenses, dynamiques et créatives. C'est alors que je me suis davantage affirmée dans l'écriture et dans ma capacité narrative. Puis, avec mon premier roman, quelque chose s'est produit qui semble « miraculeux » quand on le vit et qu'on le raconte. C'était en juillet 2001, lorsque j'ai remporté le premier prix du concours

4 - Au petit matin du 6 août 1981, un attentat à la bombe incendiaire détruit tout le bâtiment, seulement la façade est restée intacte. À quelques mètres de Corrientes y Callao, le théâtre El Picadero (300 places) renaît de ses cendres, littéralement, en 2012.



Clarín du roman⁵, et j'étais la première femme à le remporter. J'ai réussi ce concours d'œuvres inédites avec mon roman *Memoria del río inmóvil*. C'était l'époque de la soi-disante « convertibilité », quand un peso valait un dollar... Et ce prix, en plus de la publication du manuscrit gagnant, était doté de 50 000 dollars (rires).

Quel est le thème de *Memoria del río inmóvil* et comment a-t-il été reçu par le public ?

Le livre fut mis en vente en pleine crise économique et politique avec la fin de la convertibilité, la dévaluation féroce du peso, le « qu'ils s'en aillent tous » et la démission d'un président s'échappant de la Casa Rosada en hélicoptère... Ce n'étaient pas des temps calmes... Et pourtant le livre eut de bonnes ventes et un très bon accueil du public. Les protagonistes sont un couple d'anciens militants, survivants du terrorisme d'État, qui tentent de surmonter la défaite de ce qui avait été leur projet de vie. Ils vivaient au milieu du menémisme comme s'ils avaient été anesthésiés, convertis au consumérisme et à la désillusion. Les militaires condamnés pour crimes contre l'humanité durant l'ère Alfonsín furent amnistiés par Menem. Bien qu'une partie très importante de la société se soit opposée à ce pardon pour les génocides, le fait qu'un président péroniste qui avait été emprisonné pendant la dictature ait pu les gracier, ouvrit une période étrange où l'impunité, l'impudence et le « n'importe quoi » ont coexisté avec la douleur tenace, l'oubli impossible et, parfois, la résignation amère des victimes. Le gouvernement Menem croyait pouvoir acheter les consciences avec une politique tout aussi audacieuse de compensation financière pour les victimes du terrorisme d'État.

C'est dans ce climat social que j'ai écrit *Memoria del río inmóvil*. Dans mon roman, la présence fantomatique d'un vagabond, errant comme une âme perdue chaque après-midi près de la côte nord du Río de la Plata, dans le port d'Olivos, déclenche une intrigue qui renvoie aux blessures du passé. Ce mendiant ressemble comme deux gouttes d'eau à un ami disparu du couple des protagonistes. Ces anciens militants qui,

dans l'Argentine menémiste, tentent de reconstruire leur vie, abandonnant leur rébellion, s'adaptant à un présent dépourvu de grandes causes pour lesquelles il valait la peine de vivre... et aussi de mourir... Ils sont désormais confrontés à un dilemme : « l'apparition » d'un « « disparu » ».

Dans ta vie d'écrivaine, as-tu déjà vécu quelque chose de similaire à ce qui se passe actuellement ? Je fais référence aux attaques frontales des autorités de l'État contre la création artistique argentine, que ce soit dans le cinéma, le théâtre, la littérature ou la musique.

Jamais ! J'ai construit toute ma vie d'écrivaine dans l'Argentine démocratique au cours des 40 dernières années, sous des gouvernements péronistes et anti-péronistes, de droite ou de centre-droit, de gauche ou de centre-gauche. Je n'ai jamais vécu une attaque aussi impitoyable et frontale contre ce que notre société produit de meilleur, cette créativité si spécifique qui nous a donné tant de reconnaissance internationale. La fermeture de l'INCAA, l'Institut national du cinéma et des arts audiovisuels, les attaques contre le Salon du livre de Buenos Aires et, en général, le mépris pour la connaissance, la culture et la science constituent un climat sans précédent dans notre histoire démocratique.

Comment as-tu connu et vécu l'attaque contre le livre de Dolores Reyes par le président, sa vice-présidente et son secrétaire à la Culture ?

Je l'ai appris par mes amis écrivains, par les journaux et par les réseaux sociaux. Je crois que de nombreux écrivains sont progressistes par conviction, d'autres par commodité ou parce qu'ils se placent du côté de ce qui est « politiquement correct » à un moment donné. Peut-être que cette nécessité de s'exprimer dans les débats collectifs est une conséquence du besoin de visibilité, de maintenir une présence publique... Mais la vérité est que cette fois-ci, c'était quelque chose de TRÈS différent. La solidarité qui a surgi à la suite de l'attaque contre Dolores Reyes a été spontanée et sincère. Il n'est pas anodin que tant d'écrivains se mettent à lire en public, sur la scène d'un théâtre bondé,

5 - Important prix littéraire d'œuvres inédites en Espagnol, le lauréat reçoit une récompense économique et la publication de son roman par *Clarín Alfaguara* éditions. Créé en 1998, ce prix a déjà 27 éditions, dont dix femmes furent récompensées.



un livre qui était donné au collège comme lecture pour les adolescents et qu'un gouvernement d'ignorants a décidé qu'il « encourageait la prostitution infantile et qu'il empoisonnait la vie des jeunes en disant des choses vulgaires ». Du président jusqu'à ses hordes de guérilleros numériques criant « *Cometierra* est un livre indécent qui encourage la prostitution infantile ». Du jamais vu dans notre vie démocratique ! Je me souviens très bien d'accusations similaires, mais lors de gouvernements dictatoriaux, dont ma génération a particulièrement souffert. Livres brûlés et interdits pendant la dictature de Videla, ou censure de films, chansons et pièces de théâtre pendant cette dictature et les précédentes, comme l'interdiction de l'opéra *Bomarzo*⁶ de l'écrivain argentin Manuel Mujica Láinez et du grand musicien Alberto Ginastera, que la dictature d'Onganía a empêché de présenter au Théâtre Colón de Buenos Aires, après son succès à Washington en 1967. Ou l'interdiction par cette même dictature de la projection en Argentine du film *Blow-up*, basé sur une nouvelle de Julio Cortázar⁷.

Et que penses-tu du livre *Cometierra* ?

Ce livre est un petit bijou... Il parle d'une réalité terriblement triste, celle des jeunes qui vivent dans une grande pauvreté et qui sont très démunis et marginalisés. Devant cette profonde pauvreté, si difficile à éradiquer, avec des enfants désocialisés, qui ne vont plus à l'école, candidats potentiels pour les prisons, le regard de l'auteure est très humain et compréhensif. Il fut un temps où il était à la mode d'écrire sur les banlieues, avec une certaine tendance à évoquer des choses sordides. Mais Dolores Reyes le fait avec une grande habileté littéraire et avec le thème tristement récurrent des disparitions dans l'histoire argentine. J'ai lu *Cometierra* avec plaisir et admiration. Avec une écriture apparemment simple, l'auteure parvient à nous entraîner dans l'intimité d'un groupe de jeunes qu'une partie de la société appelle, avec mépris, « les noirs des bidonvilles ». Le langage direct et sans compromis fait que cette œuvre se lit avec intérêt et émotion du début à la fin. Le secret réside, pour moi, dans sa capacité à nous émouvoir sans artifice. Enfin, un écrivain

national rompt avec la sordidité avec laquelle l'art s'est approché des banlieues et redéfinit l'expérience vitale de ces jeunes, qui côtoient la mort avec la joie innocente de leurs jeunes années, pour rester en vie un jour de plus.

Dans la ville de Buenos Aires où tu habites, à quoi ressemble la vie quotidienne sous le gouvernement de Milei ?

Eh bien, je trouve insupportable tout ce qui se passe et je trouve cela très difficile. Je dirais que le quotidien, la pauvreté, les gens qui dorment dans la rue en nombre jamais vu auparavant, les gens qui se retrouvent sans travail à cause des licenciements massifs, la situation effroyable des retraités dont les pensions sont une variable d'ajustement fiscal pour le gouvernement, tout cela si dévastateur n'est qu'une conséquence de ce qui se passe à un niveau plus profond. Depuis des années, je constate que les démocraties sud-américaines sont détruites, que des présidents populaires sont renversés par des méthodes sounoises. C'est ainsi que sont tombés Dilma Rousseff, Lula da Silva, Rafael Correa, Evo Morales, Manuel Zelaya. Dans le cas argentin, des dizaines de procédures judiciaires ont été ouvertes contre Cristina Kirchner, sans base légale, afin de la bannir. Et même une tentative d'assassinat contre elle sans qu'une enquête sérieuse ne soit ouverte. Les propriétaires de l'argent ont décidé qu'il était temps de retirer leurs masques et d'exposer la seule réalité au peuple : qu'il n'y a pas d'autre pouvoir que celui de l'argent et que l'égalité est une abomination, comme le dit l'actuel président argentin. C'est là où nous en sommes. Je suis choquée de voir l'homme le plus riche du monde faire le salut nazi, je suis choquée par le discours de haine de ces groupes d'extrême droite suprémacistes, racistes et cruels et je me demande, comme il y a deux siècles quelqu'un s'est demandé *Que faire ?* Il y a toujours eu des résistances. Hier encore, une immense manifestation antifasciste a eu lieu à Buenos Aires en réponse au discours honteux de Milei à Davos, manifestation qui a été reproduite dans les grandes villes de l'intérieur de l'Argentine et dans les principales villes à l'étranger, même si l'on ne sait pas dans quelle mesure ces protestations pourront avoir de l'influence pour arrêter ou atténuer les dégâts.

Quels sont tes écrivains argentins préférés et pourquoi ?

L'écriture de Juan José Saer me procure un immense plaisir. Je le considère comme le meilleur écrivain de sa génération et de celles qui ont suivi. Et il y a les grands écrivains argentins, comme Borges et Cortázar. Il y a une richesse dans la façon dont nous, les Argentins, exprimons notre langue qui a obtenu une grande reconnaissance internationale. Dans ma jeunesse, j'admirais beaucoup l'œuvre de Leopoldo Marechal et de Roberto Arlt, qui exprimaient une forme très argentine du fantastique (qui n'est ni de la

6 - Cf. Esteban Buch, *L'affaire Bomarzo-Opéra, perversion et dictature*, Éditions de l'EHESS, 2011.

7 - Adaptation de la nouvelle "Las babas del Diablo" de Julio Cortázar. Le film de Michelangelo Antonioni *Blow-up* obtint le Palma d'Or au Festival de Cannes en 1966.

littérature fantastique ni du réalisme magique). On y retrouve un recours aux croyances populaires et une recreation de celles-ci, ainsi qu'une gestion magistrale de l'absurde qui reflète très bien nos caractéristiques et ce que certains appellent notre « être national ». Soriano exprime très bien dans certains de ses romans l'absurdité argentine... Celle dont Milei est aussi un exemple. Il est un être sinistre mais aussi très argentin, car absurde et fellinien. De nombreux analystes ont décrit cette terrible réalité comme celle d'un désenchantement démocratique. Or, ce que nous vivons aujourd'hui en Argentine, c'est notre désenchantement démocratique poussé jusqu'aux limites de l'absurde. Et je ne doute pas que nous aurons de grands écrivains qui sauront trouver le ton et la manière de le raconter... Et donc de le surmonter, car la Littérature, quand elle est bonne, agit comme une grande catharsis et une thérapie collective.

ENTRETIEN DOLORES REYES

12/12/2024 et 05/02/2024

Elle est née à Buenos Aires en 1978, à la maternité du Policlínico Bancario (sa mère était membre du puissant syndicat bancaire argentin). Elle appartient à une famille de classe moyenne, avec des femmes qui se vantent de leur fertilité et de leur nombreuse progéniture : sa grand-mère maternelle a eu 12 enfants. Dolores, fidèle à la tradition, est mère de 7 enfants. Sa première expérience politique eut lieu au lycée de la province de Buenos Aires (École n° 36 *Esteban Echeverría*, La Matanza) lors de la protestation contre une réforme éducative du gouvernement Menem. Par la « Loi fédérale sur l'éducation » votée en avril 1993 (et abrogée en 2006) et le « Pacte fédéral pour l'éducation », le pouvoir exécutif national avait transféré l'éducation primaire et secondaire aux provinces, provoquant un effondrement et une atomisation du système éducatif argentin. Dolores a commencé son activisme contre cette réforme, en militant dans l'UJS, Union des Jeunes Socialistes, le secteur étudiant d'un parti trotskiste argentin. Elle considère que ce fut là sa « meilleure école », grâce à « la formation théorique ambitieuse et l'exigence intellectuelle que la culture politique trotskiste met généralement en œuvre ». Bien qu'aujourd'hui, elle ne soit plus militante politique, elle affirme que son expérience de lutte à l'adolescence lui a appris



à comprendre comment naissent l'injustice et l'oppression et qu'elle y a également découvert sa volonté et son engagement à les combattre. Diplômée de l'École Normale Supérieure n°10, elle exerce comme enseignante à la province de Buenos Aires depuis l'âge de 19 ans. Elle a suivi des cours à la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Buenos Aires et participé à des ateliers d'écriture d'où est né son premier et célèbre roman, *Cometierra*.

Pourquoi et comment as-tu commencé à écrire de la fiction ? Et comment est né le thème choisi pour ton premier roman, *Cometierra* ?

J'ai commencé à écrire de la fiction à un moment très particulier de ma vie. Je venais de divorcer et j'avais besoin de revenir à quelque chose qui me reliait profondément à celle que j'avais été. J'ai réalisé un exercice mental consistant à revenir à l'époque d'avant la maternité, c'est-à-dire quand j'avais 15 ans. A cette époque, j'avais appris à écrire de la fiction dans une école publique, à *La Matanza*, avec mes professeurs de lycée. Il y avait donc dans mon adolescence, quelque chose qui me plaisait beaucoup, qui me passionnait et qui était profondément mienne. Il s'agissait de reprendre cela, cette pratique que j'avais mise de côté, parce que même si j'écrivais des textes assez académiques, liés à la critique littéraire ou à la traduction, j'avais besoin d'un autre registre. Et je n'ai pas l'impression d'avoir choisi le sujet de *Mangeterre* volontairement, mais qu'en écrivant de la fiction, tous les sujets qui m'obsèdent sont apparus.

En effet, je suis obsédée par la question de la violence sexiste, et particulièrement par le meurtre de très jeunes filles, dont bien souvent on fait disparaître les corps, jetés dans une benne à ordures, empêchant la famille de faire son deuil. C'est quelque chose qui me hante depuis de nombreuses années, depuis le cas de María Soledad Morales, une fille de dix-sept ans - alors que j'en avais à peine dix - violée et assassinée par les fils de ceux qui détenaient le pouvoir (fils de sénateurs et de députés de la province de Catamarca). À cause de ce féminicide, dans les années 1990, une province entière, puis tout un pays, se sont soulevés pour réclamer justice. Cela est resté gravé dans ma mémoire. Et quand je me suis mise à écrire mon premier roman, j'ai

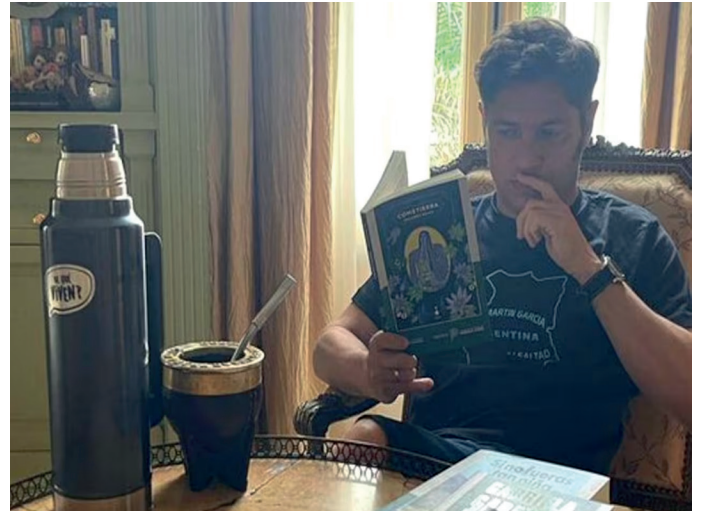
senti que ce problème récurrent s'était glissé dans mon écriture très naturellement. Cela s'est imposé à moi, car c'est quelque chose de très présente dans notre agenda social, en Amérique latine, et qui est très loin d'être solutionnée. Non seulement, ce qu'ils font à notre corps, mais aussi le terrible problème de l'impunité absolue dont jouissent les criminels.

Qui sont les deux femmes citées dans ta dédicace, « à la mémoire de Melina Romero et Araceli Ramos » et pourquoi leur dédier ton premier roman ?

Araceli Ramos et Melina Romero sont deux adolescentes enterrées au cimetière Pablo Podestá, à 150 mètres de l'école où je travaille depuis des années. Leurs féminicides m'ont profondément touchée. Elles vivaient dans le même quartier où se déroule *Cometierra*. Melina Romero était une jeune fille de 17 ans qui a été brutalement agressée par un groupe d'hommes, quatre ou cinq hommes, tous impunis à ce jour, qui l'ont emmenée, violée, torturée, battue à mort puis l'ont mise dans un sac pour se débarrasser de son corps, jeté dans un ruisseau pollué. Cette fille fut incroyablement moquée par les médias qui l'appelaient « la fanatique des boîtes de nuit », « la fille qui avait abandonné le lycée », sous-entendant que, d'une certaine manière, cela justifiait qu'elle finisse comme elle l'a fait. L'autre fille, Araceli Ramos, était aussi une adolescente qui étudiait et vivait dans le même quartier. Elle était la sœur aînée d'une fratrie nombreuse et la fille d'une mère qui était seule pour subvenir aux besoins de cette famille. Elle a obtenu un emploi grâce à une candidature en ligne, et lorsqu'elle s'est présentée à l'emploi, cette promesse était fausse ; elle a été kidnappée et assassinée. Un homme qui avait déjà commis un féminicide a mis fin à ses jours. Le dernier message d'Araceli à sa mère fut : « Maman, j'ai trouvé un travail, désormais nous ne manquerons plus de rien. » J'ai appris l'existence de leurs disparitions, notamment dans le cas de Melina, par les enfants du quartier, mes élèves, qui me racontaient : « la police est en train de chercher dans le ruisseau » ou « ils ont fait une descente à tel endroit », jusqu'à ce que le corps apparaisse. Mais le pire, c'est qu'elle a continué à être maltraitée par les journalistes et les médias, même après sa mort. J'ai décidé de leur dédier *Cometierra* afin de garder leur mémoire vivante.

Comment as-tu vécu le succès de ton premier roman, avec le grand nombre de traductions et de présentations dans le pays et à l'étranger ?

Le succès de *Cometierra* m'a totalement surprise, je ne m'attendais pas à toute la dimension que cela eut en Argentine. La première édition a été vendue en deux semaines et depuis, il y a eu édition après édition. Je crois qu'à l'heure actuelle, rien qu'en Argentine, il y a eu 16 ou 17 éditions. Avant sa publication, il existait déjà plusieurs traductions, par exemple celle de Harper Collins en anglais. Les belles éditions françaises suivirent également peu de temps après. Cela a provoqué quelque chose de très étrange en Argentine, où de nombreuses personnes désespérées m'ont écrit me demandant de contacter la fille médium,



Cometierra, comme si elle existait réellement, ou même comme si c'était moi. Derrière chacun de ces appels, de ces messages de détresse, de ces personnes qui sont venues me chercher, au travail, ou lorsque mes enfants sortaient de l'école, il y a l'histoire d'une femme disparue depuis de nombreuses années. Et la certitude que plus personne ne voulait les rechercher. C'était donc extrêmement beau et surprenant de voir à quel point *Cometierra* trouvait et trouve encore une telle diffusion, et qu'Amazon ait décidé d'en faire également une série, mais parfois cela me dépasse un peu, car cela met aussi à nu la terrible réalité des disparitions dans toute l'Amérique latine.

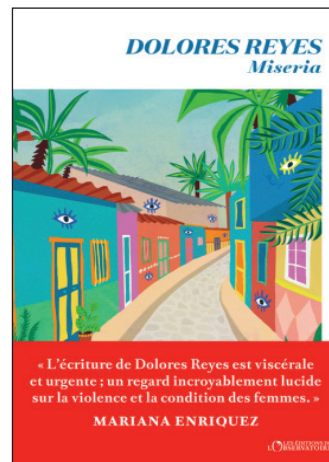
Que s'est-il passé et quelle a été ta réaction lorsque le gouvernement argentin lui-même a commencé à attaquer et à dénigrer *Cometierra* ?

L'attaque de l'actuel gouvernement argentin est très récente. *Cometierra* est sorti en Argentine en 2019 et toute cette campagne de haine a commencé en novembre 2024, après 16 éditions pratiquement épuisées rien qu'en Argentine et une grande diffusion dans les bibliothèques et les écoles, encore plus suite au programme « *Identidades Bonaerenses* » du gouverneur Axel Kicilloff. Au début, c'était très dur, car ceux qui ont lancé la campagne de diffamation étaient des YouTubeurs ou des gens qui font du streaming en masse, qui ont des centaines de milliers d'abonnés. Et il y a eu des semaines de réception de messages très violents, de menaces, d'insultes, d'accusations, d'intimidations avec photos de moi, ou de ma famille, demandant « une balle » comme solution finale. J'ai dû m'éloigner des réseaux pendant un moment, car cette attaque a été menée d'abord sur les réseaux sociaux, mais ensuite tout s'est intensifié. Et cela a atteint son apogée avec les tweets de la vice-présidente Victoria Villarruel et du président. C'était terrible parce que cela a dépassé les réseaux sociaux et s'est propagé à la télévision, dans les journaux, dans les stations de radio les plus écoutées, dans les médias les plus massifs d'Argentine, avec des journalistes qui sont des adeptes inconditionnels du gouvernement actuel, intolérants, très misogynes et violents, qui prétendent que *Cometierra* est un livre pornographique réalisé, financé et écrit pour endoctriner les étudiants. Et puis, le secrétaire à la Culture disant que *Cometierra* était

un livre dégénéré et pour les dégénérés et quand les journalistes l'ont pressé de donner une explication ou un argument, il a fini par avouer qu'il n'avait pas lu le livre. Pendant tout ce temps, l'attaque a été très virulente, très massive, mais a également commencé la réaction de soutien de nombreux lecteurs, de personnes qui avaient travaillé sur le roman dans les universités, dans les établissements d'enseignement supérieur, dans les écoles secondaires et qui m'ont offert leur solidarité, non seulement depuis l'Argentine et l'Amérique latine, mais aussi au niveau international.

Comment est née l'idée de faire un acte de réparation à travers une lecture collective à voix haute ? Et comment s'est déroulé cet événement au théâtre emblématique *El Picadero* ?

Quand nous avons commencé à nous rendre compte que le livre n'était pas lu, mais que les politiciens et les journalistes répétaient les mêmes deux citations jusqu'à la nausée, l'idée est née de se réunir et de faire une lecture collective dans un théâtre, précisément pour lire, contre l'imposition de la censure basée sur l'ignorance. Et la lecture a été quelque chose d'extraordinaire, car nous pensions que ce serait un acte fait par des écrivains et pour des écrivains. Mais le soutien du public, qui était clairement contre la censure, a été incroyablement massif. Ces actions de lecture publique ont été reproduites dans tout le pays, sur les places, bibliothèques, autres théâtres, clubs de lecture. Même aux États-Unis, au Mexique et dans d'autres pays d'Amérique latine. En Espagne, par exemple, des lectures publiques ont également été réalisées, filmées et diffusées. Je pense que cela a



été une réponse massive parce qu'en Argentine, nous ne voulons plus de censure ni de brûlages de livres, comme nous l'avons déjà connu dans la période la plus douloureuse de notre pays, qui a été la dernière dictature militaire. Nous ne voulons pas revenir à cela. Tous ces gens, qui sont venus au *Picadero*, restés dehors, parce que le théâtre était débordé par les gens qui se joignaient à l'appel, nous ont dit qu'ils voulaient quand même être là, précisément pour que les médias voient qu'ils manifestaient leur soutien à *Cometierra* parce qu'ils étaient contre la censure.

Comment te sens-tu dans Argentine d'aujourd'hui ? Avec quelles frustrations et quels espoirs, pour toi et tes enfants, jeunes et adolescents de 13 à 28 ans ?

Vivre en Argentine aujourd'hui est très difficile, c'est une poussée d'adrénaline quotidienne car les libertés et les droits individuels acquis au fil des décennies sont attaqués chaque jour. Des attaques sont en cours contre les associations de défense des droits humains, contre les sites et lieux qui nous rappellent l'horreur, comme l'ESMA, et contre la communauté LGBTQ+. La même chose se produit avec l'éducation publique et les universités, qui se voient allouer un budget misérable mettant en péril leur fonctionnement, au milieu de campagnes féroces visant à les discréditer. Et c'est la même chose dans de nombreux aspects de la vie civique, alors que la pauvreté augmente brutalement, à des niveaux jamais vus auparavant en Argentine, et personne ne veut en parler. Et en particulier, il y a une attaque très forte contre tout ce qui touche aux droits humains et aux politiques de genre. Des ministères ont été fermés et des programmes qui assistaient, conseillaient et aidaient les femmes victimes de violences sexistes ont été complètement supprimés. Le gouvernement veut supprimer la figure légale du féminicide, car Milei dit que c'est une invention du marxisme international. La violence de genre, selon lui, n'existe pas. Cependant, la réaction massive de rejet qui a suivi son discours homophobe à Davos indique que notre société n'est pas prête à abandonner. Quelque chose d'important s'est produit lors de la grande « Marche des fiertés antifasciste et antiraciste » du samedi 1^{er} février 2025 à Buenos Aires et dans de nombreuses villes argentines, qui a été reproduite en solidarité dans d'importantes capitales du monde. Quelque chose de très significatif et ancré dans notre longue histoire de rébellions et qui réveille un peu d'espoir...

RENCONTRE AVEC DOLORES REYES

MERCREDI 12 MARS
À PARTIR DE 18H30

DOLORES REYES Miseria

« L'écriture de Dolores Reyes est viscérale et urgente; un regard incroyablement lucide sur la violence et la condition des femmes. »
MARIANA ENRIQUEZ

SMD BOOKS
1 rue Nicolas Roret
75013 Paris

LES ÉDITIONS DE L'OBSERVATOIRE